

Les apparitions du ressuscité, chez Jean

L'apparition à Maria

Le récit



Nous avons laissé le récit de Jean au moment où Pierre et Jean l'apôtre trouvent dans le tombeau les deux signes de la résurrection – les bandelettes et le suaire – tandis que Maria demeure à l'écart, insensible à cette découverte. Elle en reste à sa première idée, jaillie en découvrant le tombeau vide, que le corps de Jésus a été « enlevé ». Poursuivons la lecture du récit.

Alors que Pierre et Jean rentrent chez eux, persuadés par les signes découverts que Jésus est ressuscité, Maria demeure figée en pleurs, à côté du tombeau. « *S'étant baissée pour regarder au-dedans, elle voit deux anges assis l'un en face de l'autre, à l'extrémité de la dalle sur laquelle Jésus a été étendu... Ils lui disent : ' Femme, pourquoi pleures-tu ? ' ' Parce qu'on a pris mon sei-*

gneur et je ne sais pas où on l'a mis ' », répond-elle. Puis, se retournant, elle découvre un homme qui lui répète : « *Femme, pourquoi pleures-tu ?* ». S'imaginant que c'est le jardinier, elle réplique, comme aux anges : « *Seigneur, si c'est toi qui l'a pris, dis-moi où tu l'as mis et je le prendrai* ». Mais il l'interpelle : « *Maria !* » : c'est Jésus en personne. « *Maître* », s'exclame-t-elle, se jetant à ses genoux pour les entourer de ses bras ! Jésus la retient, lui disant : « *Ne me touche pas, car je ne suis pas encore allé chez mon Père* », et il lui ordonne de le proclamer aux disciples (Jn 20: 11-18).

Quelle signification ce récit présente-t-il à travers les intuitions possibles et ses références fondamentales ? Tout d'abord, l'approche du Ressuscité dans le quatrième évangile est très différente de celle des synoptiques dans lesquels la découverte du tombeau vide est toujours suivie de l'apparition de l'ange

annonciateur de la résurrection de Jésus, même si le vol du cadavre demeure une éventualité.

Le doute n'est pas absent du récit et atteint tous les acteurs du drame : les femmes envers les anges ; ceux-ci à l'égard des femmes ; enfin, les apôtres eux-mêmes au sujet de la véracité de la vision des anges et du sérieux de leur message, ce qui laisserait supposer que les anges sont remontés au ciel pour y faire partager leur déception ; et les apôtres, convaincus que l'annonce faite par les femmes n'était que « rêverie », se sont tournés vers une autre voie (celle des signes) susceptible de mener à la foi en la résurrection.

Approche littérale



Dans le quatrième évangile, Maria, la seule femme qui ait découvert le tombeau vide, n'y découvre pas des anges annonciateurs de la résurrection, mais que le corps de Jésus a été « enlevé ». Il n'est donc pas étonnant qu'elle soit insensible à la nouvelle transmise par Pierre et Jean, concernant les signes de sa résurrection. Y croit-elle seulement ? Se posait-elle même la question, puisqu'elle avait la certitude que Jésus avait été « enlevé » ? Mais par qui ?

À ce moment-là, regardant à l'intérieur du tombeau, elle voit des

anges qui, sans lui transmettre un quelconque message, l'interpellent : « *Pourquoi pleures-tu ?* » Les anges la renvoient à elle-même, afin qu'elle saisisse la raison de l'absence de Jésus dans le tombeau. Du vide du tombeau, elle découvre le vide de son esprit privé de la présence de Jésus... Essayons de suivre Maria, dans son errance intérieure, à la recherche de la présence de Jésus en elle !

En esprit, Maria revit sa dernière rencontre avec Jésus, à Béthanie lors de la guérison de Lazare. Au cours du repas, elle avait oint ses pieds d'un nard précieux, scandalisant quelques-uns des condisciples. Judas avait même fait remarquer qu'il eût été préférable, au lieu d'oindre Jésus, et étant donné la valeur de ce parfum, de le revendre pour en faire profiter les pauvres. Mais Jésus s'était interposé, leur rappelant qu'ils auraient toujours des pauvres parmi eux, mais que lui ne serait plus avec eux ! Il leur suggéra de conserver ce parfum pour l'onction sépulcrale de son corps (Jn 12: 1-8).

Et Maria avait retenu l'exhortation. Se rendant à présent au tombeau, elle l'apporte pour accomplir le rite funéraire. Désolée, elle constate que le corps a été « enlevé ». Par qui donc ? La question la tourmente, comme la voix d'un ange. Elle pense que celui qui a accompli ce geste ne peut être que celui qui l'avait, lui-même, mis au tombeau : Joseph

d'Armathie.

Elle se souvient qu'il avait demandé à Pilate le corps de Jésus qui, condamné à mort, n'aurait pas eu droit à une sépulture et qui, sans cela, aurait été jeté à la fosse commune des exécutés. Le Procurateur ayant donné son accord, Joseph d'Armathie avait déposé le corps dans son tombeau personnel. Mais craignant que les Juifs ne le dérobent pour l'enfouir sous un tas d'ordures, il avait décidé de « l'enlever » dans un lieu tenu secret. Pourtant, Maria était persuadée que Joseph n'avait pas agi seul, mais qu'il avait chargé son « jardinier » de cette tâche ! Maria connaît-elle cet homme ? Probablement pas, mais n'ignorant pas que le tombeau se trouve dans un « jardin » (Jn 19: 41), elle suppose qu'un jardinier s'occupe de l'entretien. Elle l'attend, adossée aux rochers du tombeau.

« Jésus, pense-t-elle, en me demandant de conserver ce parfum pour sa sépulture n'avait pas précisé que son sépulcre serait creusé dans un jardin. Un tombeau « de riches ! » La mort de Jésus est l'événement du salut, et son tombeau est un monument ! Jésus est le Christ des Écritures : en son existence personnelle, tout correspond bien au Christ des Écritures, sa vie comme sa mort. La pensée de Maria voyage à travers elles.

Quand Dieu créa l'homme, il le « mit dans le jardin d'Éden », pour y

connaître l'immortalité (Gn 2: 15). Mais, comme il a péché « Dieu le chasse du jardin d'Éden pour qu'il cultive la terre, d'où il avait été pris » (Gn 3: 23). Du jardin de l'immortalité, l'homme est renvoyé au jardin des mortels. Alors, l'esprit de Maria s'ouvre au Christ des Écritures, qui doit venir dans le monde racheter les hommes du péché par sa mort sacrificielle, afin de les réintroduire au jardin des origines.

À ce moment-là, un homme se présente à elle. Est-ce le jardinier, qui vient lui révéler le lieu secret où il a caché Jésus ? L'homme la délivre de sa perplexité et lui fait entendre qu'il est effectivement ce « jardinier » ; mais il n'est pas porteur de cadavre à honorer par l'onction. Il est Jésus lui-même, vivant ! Il a « repris » son corps, après s'être livré à la mort en sacrifice pour le salut des hommes. Il est ressuscité, comme, de la mort de sa semence, l'arbre se dresse à la vie ! Il a abandonné le sépulcre pour ouvrir à nouveau le jardin d'où l'homme avait été chassé.

En esprit, Maria revit l'histoire de la création, du péché et de la rédemption de l'homme, que Jésus a accomplie en quittant le jardin de la mort pour celui de la vie ; il a fait retour vers Dieu pour être consacré Christ. Ainsi, témoin de la vie et de la mort de Jésus, Maria est devenue, aussi, le témoin de sa résurrection.

Approche dialectique



Nous venons d'interpréter Maria comme « personnage » du récit. Mais cette interprétation est-elle aussi valable pour la « Maria historique », comme le récit le laisse entendre ? En d'autres termes, est-ce que le sens « sémantique » correspond au sens « référentiel » ?

Je fais l'hypothèse que le récit n'a qu'une dimension, la « sémantique ». Toutefois, imaginons d'attribuer à Maria, personne « historique », tout ce qui a été suggéré de Maria, « personnage » du récit ! Elle sait que le tombeau de Jésus se trouve dans un jardin, au Golgotha ; que le corps a été « enlevé », probablement par ceux qui l'avaient mis au tombeau pour se prémunir d'un vol par des Juifs sectaires, avec l'intention de le restituer après la fête de la Pâque. Elle suppose aussi que c'est le « jardinier » qui le rapportera.

Ainsi, elle manifeste une véritable connaissance des Écritures sur l'origine de l'homme : sa création, son établissement dans « le jardin de l'Éden », son péché et son expulsion du jardin. Elle n'ignore rien, non plus, de la signification de la venue du Christ : son rachat du péché par sa mort et sa résurrection. Enfin,

sachant que Jésus est le Christ, elle est certaine que l'absence de son corps dans le tombeau est le signe de sa résurrection.

Or, il est impossible d'imaginer que la « Maria de l'histoire » ait pu avoir connaissance de toute cette théologie ! Il suffit de se souvenir de l'affirmation de Jean, pour qui les disciples de Jésus « *ne comprenaient pas encore que, selon les Écritures, Jésus devait ressusciter des morts* » (Jn 20: 9). Ces connaissances sont trop élaborées théologiquement pour pouvoir être attribuées à la « Maria de l'histoire » : cela supposerait que la « Maria de l'histoire » possédait une « christologie » de Jésus avant d'avoir la foi que « Jésus était le Christ ».

Il faut en conclure que la « Maria de l'histoire » n'a eu d'autre rôle que celui de découvrir le tombeau vide et d'aller l'annoncer à Pierre. Or, puisque le récit présente Maria comme sans lien avec les disciples et dans l'ignorance des « signes » qu'ils ont découverts dans le tombeau, mais à l'affût de la venue du « jardinier », elle est bien ce « personnage » construit que Jean a voulu présenter comme l'unique témoin de la résurrection, pour suppléer à son absence dans les évangiles synoptiques.

Les apparitions aux Douze et à Thomas

Le récit



Il s'agit de deux apparitions distinctes, mais complémentaires. La première présente les apôtres enfermés dans une maison et craignant que les Juifs, après avoir obtenu la mort de Jésus, ne se tournent contre eux et s'acharnent à les persécuter. Jésus se présente à eux, leur souhaitant la paix, et leur montrant ses mains et ses pieds pour les convaincre qu'il n'est pas un esprit. Les disciples, certains de l'avoir reconnu, n'exigent aucun autre signe de lui. Jésus leur apparaît afin d'affermir leur foi en sa résurrection, mais également pour qu'ils prennent conscience du témoignage qu'ils devront lui apporter parmi les hommes après son départ : à cet effet, il souffle sur eux afin qu'ils reçoivent son esprit de prophétie et le pouvoir de remettre les péchés en son nom. Je n'insisterai pas sur ce thème pour n'envisager que celui de l'apparition.

Thomas n'est pas présent parmi ses condisciples quand Jésus leur apparaît. Ils lui transmettent l'information mais, à leur grande surprise, ils découvrent un Thomas incrédule et sceptique : « *Si je ne vois dans ses*

mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la marque des clous - leur dit-il - et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point » (Jn 20: 25).

Thomas remet radicalement en question cette apparition : voir seulement les mains et les pieds de Jésus n'est pas une garantie d'authenticité ! S'agissant du récit d'apparition chez Luc, j'ai rappelé que la réalité d'un phénomène ne peut être saisie par la seule expérience visuelle. On doit recourir aussi au toucher.

Thomas met en doute le témoignage de ses condisciples qui ont cru en la résurrection de Jésus, parce qu'ils n'ont pas cherché à vérifier son identité, se contentant de cette apparition. Ils auraient dû, pour éviter toute illusion, s'assurer de sa personne, car il n'est pas dans l'ordre des choses qu'un mort revienne à la vie, ce qui explique le scepticisme de Thomas. S'il avait été le témoin de cet événement, il aurait exigé de mettre son doigt sur la marque des clous dans ses mains, et dans la blessure laissée sur son côté par le coup de lance du soldat (Jn 19: 34). Jésus répond à son défi en se présentant devant lui.

« *Huit jours après, les disciples de Jésus étaient de nouveau dans la*

maison, et Thomas se trouvait avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées, se présenta au milieu d'eux et dit : " la paix soit avec vous ! ". Puis il dit à Thomas : " Avance ici le doigt et regarde ma main ! Avance aussi ta main et mets-la dans mon côté et ne sois pas incrédule, mais crois ". Thomas lui répondit : " Mon Seigneur et mon Dieu ! ". Jésus lui dit : " parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru " » (Jn 20: 26-29).

Pourquoi cette apparition ? Jésus se veut-il indulgent envers Thomas, ou, en relevant son défi, veut-il le blâmer ? Par plusieurs « lectures » du texte, essayons d'en préciser la portée.

Approche littérale



Dans une première lecture, attachons-nous au sens inhérent de chaque proposition au fil du récit : à son sens *littéral*. Le récit a tous les caractères d'une apparition de Jésus, avec les qualités requises d'un événement qui ne relève pas de la fiction. Jésus se présente à Thomas, mains tendues et penché vers lui pour que, de son doigt, il s'assure de la marque des clous et de la réalité de la blessure à son côté. Et Thomas s'exécute.

La cohérence du récit s'accorde aussi bien avec la suspicion de Thomas qu'avec les paroles de Jésus : « *Tu as cru parce que tu m'as vu* ». Il est probable que le doute de Thomas sur la réalité de l'apparition de Jésus avait heurté la sensibilité et la conscience morale de ses condisciples ; il avait également provoqué en Jésus un élan de compréhension, voire de tendresse.

Au-delà du doute de Thomas dans la parole de ses condisciples, Jésus, en l'exhortant : « *ne sois pas incrédule* », lui offre la possibilité de croire, sans renier ses exigences critiques. Peut-être Jésus n'avait-il pas oublié que, quand il était recherché pour être lapidé et sous le coup d'un mandat d'arrêt, il s'était rendu à Béthanie à l'occasion de la maladie et de la mort de Lazare, le frère de Maria. Alors, Thomas, craignant qu'en se rendant si près de Jérusalem Jésus soit arrêté, avait tenté de l'en dissuader ; et comme Jésus persistait dans sa décision, il l'avait accompagné, exhortant les disciples à le suivre « *pour mourir avec lui* » (Jn 11: 8-16) !

Il est naturel que Jésus ait cherché à lever le doute de son ami. La logique de l'interprétation du récit est évidente. Pour croire, Thomas exigeait de s'assurer de l'aspect corporel de Jésus ; Jésus lui en offre l'opportunité. Alors, Thomas acquiesce à la foi au ressuscité, conformément aux paroles de Jésus : « *Tu as cru parce que tu m'as vu* ».

Or, en dépit de sa cohérence, cette interprétation recèle une affirmation contradictoire. En effet, le texte ne dit pas que Thomas a accompli les gestes souhaités. Certes, ce ne serait pas nécessaire, si la confirmation était présumée par le sens du récit, mais en l'occurrence ce n'est pas le cas, et le récit laisse même entendre le contraire, puisqu'il n'accorde pas à Thomas le délai nécessaire pour obtenir la preuve. En effet, Thomas atteste de sa foi dès que Jésus lui dit « *ne sois pas incrédule, mais crois* ».

Thomas croit donc, non à la vue de la marque des clous et de la blessure au côté, mais aussitôt après la parole de Jésus. La foi « spontanée » de Thomas est suffisante en elle-même ! À supposer que Thomas se soit précipité sur Jésus pour le toucher, aurait-il trouvé les signes recherchés ? Certainement pas, si Jésus s'était présenté sous l'aspect de l'homme ressuscité. En effet, le doigt de Thomas n'aurait rencontré aucune résistance sur les mains de Jésus. Passant au travers des portes fermées, Jésus présentait un corps « diaphane » et « perméable ». Sinon, il faudrait induire que le « corps ressuscité » de Jésus conservait ses blessures et les marques de son sang !

Autre supposition : et si les mains de Jésus avaient résisté à la pression du doigt de Thomas afin que, par cette preuve, il trouve la foi ? Jésus aurait dû reproduire sur lui les traces de sa souffrance et de sa mort afin de

servir de « signes-témoins » ! Mais trêve d'affabulations ! La résurrection de Jésus serait-elle un acte de prestidigitation ? Cette interprétation n'a aucun sens et doit être abandonnée !

Approche dialectique



ette première lecture *littérale* du récit a été réalisée en supposant l'accord de deux « personnages » : Jésus et Thomas. Le premier a laissé le second établir la preuve de l'apparition selon les conditions qu'il exigeait. Cependant, nous avons relevé dans le cours de la lecture des anomalies que nous avons dû négliger pour maintenir le sens supposé du récit, c'est pourquoi l'accord retenu est illusoire. Par contre, nous constatons une opposition qui donne au récit une orientation contradictoire avec la première lecture. Il convient donc de préciser maintenant cette opposition fondamentale pour rétablir la véritable signification du récit.

Rappelons-nous que Thomas avait porté un jugement négatif sur la matérialité de l'apparition de Jésus et qu'il avait précisé clairement à ses condisciples les conditions de crédibilité pour qu'une telle apparition de Jésus soit possible. Son jugement critique avait pris la forme du défi.

Or, curieusement, Jésus lui reproche son « incrédulité » lors de son apparition aux disciples, alors qu'il l'exhorte à s'assurer qu'il lui apparaîtrait à présent selon la méthode critique qu'il vient de condamner. Est-il en contradiction avec lui-même, ou bien son discours utilise-t-il une ruse dialectique ?

En effet, si Jésus accuse Thomas de manquer de foi, parce qu'il exigeait pour se convaincre que l'apparition de son Maître à ses disciples présente des signes de crédibilité, pourquoi Jésus exige-t-il maintenant de Thomas de rechercher ces signes de son apparition ? Est-ce aussi pour l'accuser d'« incroyance » ? En ce cas, relevant le défi de Thomas et le défiant à son tour, Jésus l'aurait tourné en dérision pour l'amener, par son échec, à se démasquer lui-même. Thomas pouvait-il courir un tel risque ? Sans doute, s'il avait mis en doute l'apparition de Jésus ; mais conscient du défi de Jésus, qui agissait dans son esprit comme un souffle purificateur, il ne pouvait pas offenser son Maître qui avait offert sa vie pour lui.

À nos yeux, ce sentiment de repentance exprime une « catharsis psychanalytique » ; pour Thomas, il était la magnificence d'une grâce purificatrice, accordée par Jésus lui-même. Renonçant à s'assurer par des preuves, Thomas ne pouvait que confesser sa foi en la personne de Jésus ressuscité.

Persuadé que la résurrection de

Jésus n'avait été que la reprise de son corps au-delà de sa mort, Thomas avait ignoré qu'elle se fondait sur les Écritures concernant le Christ que Dieu avait promis d'envoyer pour le salut des humains libérés de la condamnation par sa mort. Il était ressuscité parce qu'il était le Christ. La résurrection lui restituait un corps rétabli dans la perfection de l'immortalité de la création, et non plus celui qui l'incarnait avant sa mort dans sa réalité existentielle : un corps d'où toute souffrance avait disparu et où toute souillure de la corruption du péché avait été effacée. Désormais, Jésus possédait un « corps spirituel », indifférent aux contacts et aux vicissitudes « mondaines », comme l'indique le fait qu'il traversait les portes fermées. Il devenait le premier à retrouver l'immortalité de l'homme originel par l'accomplissement de la rédemption.

Ainsi la seconde interprétation s'oppose fondamentalement à la première, dans laquelle Thomas croit à l'apparition de Jésus après l'avoir soumise à l'épreuve. Dans la seconde, il croit immédiatement, parce qu'il voit. Et sa foi est « possible », parce que Jésus s'est donné à voir dans sa condition de « ressuscité » : l'homme revenu à l'immortalité originelle.

Deux interprétations opposées de la même parole de Jésus à Thomas : « *Tu as cru parce que tu m'as vu* », ou bien : « *tu m'as vu* », c'est-à-dire, tu m'as reconnu en t'assurant de la

marque des clous sur mes mains et de la blessure de mon côté. Ou bien encore : « *tu m'as vu* », c'est-à-dire,

parce que tu m'as vu tel que je me suis donné à voir en homme revenu à l'immortalité originelle.